

- Shack, William. 1966. *The Gurage*. Oxford: Oxford University Press.
- Simoons, Frederick. 1965. *Some questions on the economic prehistory of Ethiopia*, „Journal of African History”, 6: 1—13. Reprinted in Fage and Oliver, eds., 1970.
- Trimingham, J. S. 1965. *Islam in Ethiopia*. New York: Barnes and Noble.
- Tucker, A. N. and M. A. Bryan. 1956. *The Non-Bantu Languages of North-eastern Africa*. Oxford: Oxford University Press.
- Ullendorff, Edward. 1955. *The Semitic Languages of Ethiopia: A Comparative Phonology*. London: Taylor's Foreign Press.
- . 1960. *The Ethiopians*. Oxford: Oxford University Press.
- . 1968. *Ethiopia and the Bible*. Oxford: Oxford University Press.
- Wright, William. 1890. *Lectures on the Comparative Grammar of the Semitic Languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Wrigley, Christopher. 1960. *Speculations on the economic prehistory of Africa*, „Journal of African History”, 1: 189—203. Reprinted in Fage and Oliver, eds., 1970.

T. LEWICKI

L'EXPLOITATION ET LE COMMERCE DE L'OR EN AFRIQUE DE L'EST ET EN CELLE DU SUD-EST AU MOYEN ÂGE D'APRÈS LES SOURCES ARABES

Parmi les produits exportés au Moyen Age de l'Afrique au Sud du Sahara par les commerçants étrangers, c'est surtout, à côté des esclaves noirs, l'or qui mérite une mention toute spéciale. Les sources arabes de cette époque, plus précisément du VIII^e à XV^e siècle, contiennent maintes données sur les mines d'or en Afrique subsaharienne, sur leur exploitation, ainsi que sur le commerce de l'or dans cette partie de l'Afrique. Ces données concernent d'un côté l'Afrique de l'Ouest, à savoir les territoires correspondants aux pays actuels du Mali, de la Guinée et de la Nigeria, et de l'autre — l'Afrique de l'Est et du Sud-Est, à savoir le Sudan, l'Éthiopie, l'Ouganda, le Kenya, la Tanzanie, le Mozambique, la Rhodésie et la République Sud-Africaine. Les informations tirées des sources arabes médiévales, traitant des gisements de l'or en Afrique de l'Ouest et de l'exploitation et du commerce de l'or provenant de ces gisements, ont été déjà étudiées d'une façon suffisante par plusieurs savants. Je pense surtout aux deux livres de E. Bovill: *Caravans of the Old Sahara* (1933) et *The Golden Trade of the Moors* (1958), consacrées entièrement à ce problème, ainsi qu'à l'ouvrage de Raymond Mauny intitulé *Tableau géographique de l'Ouest africain au moyen âge* (1961), où on trouve un ample chapitre traitant de l'or en Afrique de l'Ouest. Quant aux données contenues dans les sources arabes médiévales, concernant l'or en Afrique de l'Est et en celle du Sud-Est, elles ont été beaucoup moins utilisées par les savants qui s'intéressaient à l'histoire et à l'économie moyenâgeuse de l'Afrique. Le but du présent article est de combler cette lacune et de donner le bilan de l'apport des auteurs arabes médiévaux en ce qui concerne le problème de l'or en Afrique Orientale et celle du Sud-Est.

L'exploitation des mines d'or en Afrique Orientale commença déjà à une époque très ancienne, beaucoup plus ancienne que l'exploitation des gisements de ce métal en Afrique de l'Ouest. On ne doit pas oublier, en effet, que c'est des mines de la Nubie que venait l'or qui affluait en Egypte ancien à partir au moins des temps de la XII^e dynastie (1991—1786)¹. L'or est aussi signalé parmi les produits de l'énigmatique pays de Pount (identique vraisemblablement à la Somalie et peut être aussi à l'Érythrée) apportés en Egypte par les vaisseaux de la reine Hatchepsout (1516—1481) et par ceux de Thoutmosis III (1503—1449) de la XVIII^e dynastie. Peut être le port de Pount dont on exportait les produits de ce pays était-il la future ville d'Adoulis située au fond du golfe de Zoula². Ce port nous paraît identique à la ville de Hatulit, dont il est question dans une inscription de Thoutmosis III.

Le commerce maritime de l'Egypte avec le pays de Pount dura jusqu'au XIII^e siècle avant Jésus Christ. Les sources anciennes, postérieures à cette époque, se taisent à propos de l'or importé des côtes de l'Afrique Orientale. En effet, on ne trouve aucune mention sur l'or parmi les produits exportés de ces côtes, énumérés dans le *Périple de la Mer Erythrée* (un guide pour les navigateurs et pour les marchands sillonnant la Mer Rouge et l'Océan Indien) par un commerçant grec de l'Egypte au I^e ou au II^e siècle de notre ère³. Quant à l'or provenant des gisements du Sudan actuel et probablement aussi de l'Éthiopie, il est mieux connu par les auteurs anciens⁴, et on en trouve certains renseignements jusqu'au début du moyen âge⁵, où ils apparaissent de nouveau dans les sources arabes.

¹ Sir Flinders Petrie, *A History of the Egypte*, t. I, 11^e édition, London 1924, p. 173; sur la date de cette dynastie voir: Sir Alan Gardiner, *Egypt of the Pharaohs*, Oxford 1961, p. 125.

² Sir Flinders Petrie, *A History of Egypte*, t. II, 7^e édition, London 1924, p. 82 et p. 117; R. Cornevin, *Histoire des peuples de l'Afrique noire*, Paris 1966, p. 460—461.

³ W. H. Schoff, *The Periplus of the Erythrean Sea*, London 1912.

⁴ C'est le travail dans les mines d'or de la Nubie que décrit, peu avant l'ère chrétienne, Diodore de Sicile, III, 12—14.

⁵ Cosmas Indicopleustes, un marchand grec, originaire d'Alexandrie, devenu moine, qui a visité en 525 de n. è., la cour du roi d'Axoum à Adoulis, rapporte, dans sa *Topographia christiana* (écrite

Les Arabes connaissaient le territoire de l'actuel Sudan déjà depuis leurs deux premières invasions en Nubie au VII^e siècle de notre ère, en l'an 641—42 et 651—52, dont la seconde pénétra jusqu'à la ville de Dongola. La première mention sur la Nubie dans les sources arabes est due à Wahb ibn Munabbih, un des plus anciens traditionnistes arabes, mort en l'an 728—29 ou bien en 732—33 de notre ère. Nous la connaissons d'un passage du *Kitāb al-Ma'ārif* d'Ibn Qutayba, historien arabe mort en l'an 889, qui s'est servi de l'ouvrage d'Ibn Wahb⁶. Il s'agit ici d'une liste des peuples africains, où les Nūba (Nubiens) figurent, à côté des Zang, c'est-à-dire des habitants des côtes orientales de l'Afrique, des Qurān ou Teda actuels, de Zagāwa (habitants de Ouadai), des Habaša ou Éthiopiens et des Berbères nordafricains, parmi les descendants des personnages bibliques Kūš et Kana'an. Cependant la première information sur les mines d'or du Sudan actuel et de leur exploitation provient de l'époque beaucoup plus récente. Nous ne la trouvons que seulement dans la deuxième moitié du IX^e siècle, chez l'historien et le géographe arabe al-Ya'qūbī mort en l'an 897 de n. è. Celui-ci décrit, dans son traité géographique intitulé *Kitāb al-Buldān*, les gisements d'or situés dans le désert Nubien, entre la ville égyptienne d'Assouan sur le Nil et celle de 'Aydāb, qui était un port situé dans le pays des Bédja, sur la côte africaine de la Mer Rouge, un peu au Sud du 21^e parallèle, vis-à-vis le port arabe de Djedda. Les plus importants de ces mines se trouvaient à Wādī al-'Allāqī, où il y avait un établissement des orpailleurs. Ces derniers appartenaient, pour la plupart, aux Arabes originaires de Yamāma dans l'Arabie Centrale qui possédaient, à Wādī al-'Allāqī, des esclaves noirs. On exportait l'or provenant de ces mines à 'Aydāb, où, selon al-Ya'qūbī arrivaient des marchands étrangers qui y achetaient de l'or et de l'ivoire⁷.

en 547), comment se pratiquait le troc d'or entre les marchands venus d'Axoum et les orpailleurs du pays de Sasou situé à l'intérieur de l'Éthiopie. Voir J. W. McCrindle, *The Christian Topography of Cosmas, an Egyptian Monk*, Hakluyt Society 1897, pp. 51—54.

⁶ Ibn Qutayba, *Kitāb al-Ma'ārif*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen 1850, p. 13—14.

⁷ Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, éd. M. J. de Goeje, Lugduni Batavorum 1892 (Bibliotheca Geographorum Arabicorum VII), p. 334—

Un autre auteur arabe, à savoir l'historien al-Balādurī qui était contemporain d'al-Ya'qūbī (il est mort en l'an 892 de n. è.) parle des mines d'or situées dans le pays des Bédja, identiques, sans doute aux gisements de Wādī al-'Allāqī et aux mines voisines. Les musulmans, qui y travaillaient selon cet auteur, se trouvaient sous la tutelle du calife abbasside. Vers le milieu du IX^e s., le prince des Bédja, qui était maître du pays, rendit impossible l'exploitation de ces mines, ce qui causa une guerre entre le califat et les Bédja. A la suite d'une victorieuse expédition des Arabes pendant laquelle ceux-ci pénétrèrent dans le pays des Bédja de deux côtés, à savoir du côté d'Assouan et de celui du port de 'Aydāb, le prince des Bédja fut forcé de conclure, en l'an 855—56, un traité avec le calife al-Mutawakkil, dans lequel il s'obligea à payer à ce calife un tribut et à n'empêcher les entrepreneurs et les orpailleurs musulmans de faire la recherche de l'or dans son pays⁸. De cette guerre parle aussi un autre historien arabe, à savoir at-Ṭabarī, dans ses *Annales* achevées vers l'an 915 de notre ère. D'après cet auteur, le fait que les Bédja empêchaient les chercheurs d'or musulmans qui travaillaient dans les gisements d'or et d'émeraudes dans leurs travaux, fit diminuer considérablement les revenus du calife, auquel ces chercheurs payaient un cinquième de l'or trouvé dans les mines du pays des Bédja. Cet empêchement était la cause, dit at-Ṭabarī, d'une victorieuse expédition arabe en 855—56, à la suite de laquelle le prince des Bédja a restitué aux musulmans, sujets d'al-Mutawakkil, les droits d'exploiter ces mines⁹. Il résulte de ce trois récits que l'on exportait la plus grande partie de l'or trouvé dans les mines du pays des Bédja à 'Aydāb et c'était seulement une cinquième de cet or que l'on envoyait, au IX^e s., au trésor abbasside, probablement par l'Egypte.

Les mines d'or situées sur une plaine qui se trouve entre Assouan et 'Aydāb ont été mentionnées aussi par le géographe arabe

335. Al-Ya'qūbī mentionne aussi, dans son oeuvre historique intitulée *Ta'riḥ*, les mines d'or situées dans le pays des Bédja. Voir al-Ya'qūbī, *Historiae*, éd. M. Th. Houtsma, Lugduni Batavorum 1883, t. I, p. 217—218.

⁸ Al-Balādurī, *Liber expugnationis regionum*, éd. M. J. de Goeje, Lugduni Batavorum 1866, p. 238—240.

⁹ At-Ṭabarī, *Annales*, éd. M. J. de Goeje, Lugduni Batavorum 1879—1901, Ser. III, t. 3, p. 1428—1433.

al-Iṣṭahrī dans son traité écrit en l'an 951 de Jésus Christ et intitulé *Kitāb al-Masālik wa'l-mamālik*. Selon cet auteur, on exportait l'or trouvé dans ces mines en Egypte¹⁰. Le port de 'Aydāb n'est plus mentionnée, à partir du milieu du X^e s., comme un lieu où affluait l'or provenant des gisements du pays des Bédja.

L'historien arabe al-Mas'ūdī, qui était contemporain d'al-Iṣṭahrī, écrit dans son *Murūğ ad-dahab*, composé en 956 de n. è., que les mines d'or situées dans le pays des Bédja appartenaient, en l'an 943, à un certain Abū Marwān Bišr ibn Iṣḥāq de la tribu arabe de Rabi'a. Celui-ci se tenait à la tête de 3.000 Arabes et de 30.000 Bédja; ces derniers appartenaient à la sous-tribu de Ḥadāriba qui professait l'islam. Al-Mas'ūdī dit que l'or provenant des mines de Wādī al-'Allāqī était exporté en Egypte¹¹. On retrouve aussi cette dernière information dans le *Kitāb al-Ġamāhīr fī ma'rifat al-ġawāhīr*, oeuvre du savant arabe al-Bīrūnī écrite peu avant l'an 1048 et traitant de la minéralogie. Al-Bīrūnī ajoute que l'on tirait l'or des mines de Wādī al-'Allāqī de dessous les couches de sable et de gravier¹².

Nous devons la plus intéressante description des mines de Wādī al-'Allāqī et de la recherche de l'or dans ce lieu au célèbre géographe arabe al-Idrīsī. Voici ce que dit cet auteur dans son traité intitulé *Kitāb Nuzhat al-muštāq* et surnommé „Livre de Roger”, achevé en l'an 1154 de n. è.:

„Al-'Allāqī n'est en soi qu'un gros village. L'eau qu'on y boit est douce, provient de puits. Les mines d'or célèbres, dites nubien-nes, sont situées au milieu de ce pays, dans une plaine qui n'est, point entourée de montagnes et qui est couverte de sables mouvantes. Dans les premières et dans les dernières nuits du mois arabe, les chercheurs d'or se mettent en campagne durant la nuit. Ils regardent la terre, chacun à l'endroit qu'il s'est choisi, et là où ils aperçoivent des scintillatins produites par la poudre d'or

¹⁰ Al-Iṣṭahrī, *Viae regnorum*, éd. M. J. de Goeje 1927 (Bibliotheca Geographorum Arabicorum I, pp. 29, 35 et 54.

¹¹ Al-Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris 1861—1877, t. III, pp. 32—34 et p. 50.

¹² Al-Bīrūnī, *Kitāb al-ġamāhīr fī ma'rifat al-ġawāhīr*, éd. F. Krenkow, Haydarabad 1355/1936—37, p. 242.

dans l'obscurité, ils marquent l'endroit pour pouvoir le reconnaître le lendemain. Ils y passent la nuit, et lorsque le jour survient, chacun se met à l'oeuvre dans la portion de sable qu'il a marqué, prend ce sable et le transporte sur son chameau, jusqu'auprès des puits qui se trouvent là. Ensuite on procède au lavage dans des baquets de bois, d'où on retire le métal; puis on le mêle avec du mercure et on le fait fondre. Après cette opération, ils se vendent et s'achètent les uns aux autres ce qu'ils ont pu recueillir, et les marchands transportent l'or dans les contrées étrangères. C'est l'occupation habituelle de ces peuples; ils ne cessent pas de s'y livrer, et ils en retirent leur subsistance et leur bien-être" ¹³.

Il résulte de ce passage que l'or extrait des mines nubiennes n'arrivait pas aux pays arabes, mais qu'il était exporté „dans les contrées étrangères”, apparemment en passant par les ports de la Mer Rouge.

Selon le dictionnaire géographique de Yāqūt intitulé *Mu'ḡam al-al-buldān*, composé en 1220, les gens qui travaillaient dans les mines d'or de al-'Allāqī étaient obligés de rendre les produits de leur recherche au sultan local qui était originaire de la tribu arabe de Banū Ḥanifa. Ils ne pouvaient retenir pour eux qu'une partie de ce métal. Cette donnée fait voir que l'impôt payé par ces chercheurs au sultan local surpassait de beaucoup une cinquième payée au IX^e s. au calife abbasside ¹⁴.

Il paraît que vers la fin du XIII^e s. ou bien vers le début du XIV^e s., les mines d'or de Wādī al-'Allāqī étaient déjà presque épuisées. En effet, le géographe arabe Abu'l-Fidā', mort en 1331, écrit dans son *Taqwīm al-buldān* que l'or extrait de ces mines couvre à peine les frais de son exploitation ¹⁵.

D'autres gisements d'or sudanien se trouvaient, si l'on peut croire Ibn Hawqal, à l'ouest du royaume nubien et chrétien de

¹³ Al-Idrīsī, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. trad. R. Dozy et M. J. de Goeje, Leyde 1866, texte arabe, p. 26; trad., p. 31—32.

¹⁴ Yāqūt, *Mu'ḡam al-buldān*, éd. F. Wüstenfeld, Leipzig 1866—1870, t. III, p. 710.

¹⁵ Abu'l-Fidā', *Géographie*. Texte arabe éd. M. Reinaud, Paris 1840, pp. 120, 121; trad. française par M. Reinaud et S. Guyard, t. II 1, p. 166—167.

'Alwa, dont la capitale appelée Sūba ou Sōba était située dans les environs du Khartoum actuel et qui embrassait un vaste territoire sur le Nil Blanc et Nil Bleu. Le pays où se trouvaient ces gisements était occupé par un peuple chrétien qui était appelé par les Arabes al-Aḥadīyūn ¹⁶. D'après mon avis, il s'agit ici de Kordofan et de Darfour. Nous savons, en effet, grâce à A. J. Arkell, que les fouilles archéologiques qui avaient été exécutées dans ce dernier pays dans un site nommé Aīn Fara y ont démontré l'existence de plusieurs églises et cloîtres chrétiens. Je n'ai pas réussi à établir l'existence des mines d'or dans Kordofan et dans Darfour, mais nous savons que le premier de ces deux pays faisait le commerce d'or avant l'an 1821 et que, d'après le voyageur allemand Gustav Nachtigall qui a visité Darfour en 1874, on exportait l'or de ce dernier pays en Egypte ¹⁷.

Ibn Hawqal parle aussi d'autres mines d'or qui dépendaient du royaume de 'Alwa et qui étaient situées dans le pays d'un peuple désigné sous le nom vague de Zang; cependant elles n'étaient pas exploitées par les Nubiens ¹⁸. S'agirait-il ici des mines de Fāzōghlī situées au Sud de 'Alwa, entre le Nil Bleu et la frontière éthiopienne? En effet, le pays montagneux de Fāzōghlī était célèbre depuis une époque fort ancienne par son exportation de l'or et des esclaves ¹⁹. C'est peut-être du même pays que parle, au début de X^e s. de notre ère, Ibn al-Faqīh al-Hamadānī. Voici ce que dit cet auteur:

„Derrière le pays de 'Alwa, il y a une peuplade des Noirs nommée Tikna qui sont nus comme le Zang. Dans leur pays l'or pousse. C'est aussi dans leur pays que se divise le Nil" ²⁰.

¹⁶ Ibn Hawqal, *Opus geographicum*, éd. J. H. Kramers, Lugduni Batavorum 1938, t. I, p. 58. Sur le nom des Aḥadīyūn voir A. Miquel, *La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11^e siècle*, t. II, Paris—La Haye 1975, p. 160 et n. 2.

¹⁷ J. W. Crawford, *Kordofān*, dans *Enzyklopaedie des Islām*, t. II, Leiden—Leipzig 1927, p. 1154; G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*, Leipzig 1879—1889, t. III, p. 484.

¹⁸ Ibn Hawqal, *Opus geographicum*, éd. J. H. Kramers, p. 59.

¹⁹ Voir sur les mines d'or de Fāzōghlī: S. Hillelson, *Fāzōghlī*, dans *Enzyklopaedie des Islām*, t. II, p. 99.

²⁰ Ibn al-Faqīh al-Hamadānī, *Kitāb al-Buldān*, éd. M. J. de Goeje, Lugduni Batavorum 1885 (Bibliotheca Geographorum Arabi-

Les Tikna sont apparemment identiques aux Dinka²¹, dont les demeures actuelles (avec la ville de Kodok comme centre) ne sont pas très éloignées du pays de Fāzōghlī. Ou bien doit-on chercher les gisements d'or dépendant de 'Alwa et situées dans le pays des Zangǧ, dont il est question chez Ibn Ḥawqal, à l'Ouganda et au Kenya actuels? Nous reviendrons encore à cette question.

Passons maintenant aux données des sources arabes concernant les mines d'or et le commerce d'or en Éthiopie.

Éthiopie, en arabe al-Ḥabaša, d'où vient le nom de l'Abyssinie, a été connue aux Arabes depuis une haute antiquité. En effet, c'est de l'Arabie du Sud que venaient les peuples sémitiques qui se sont installés dans l'ancienne Éthiopie au cours du premier millénaire avant notre ère et qui ont contribué à la création du premier État abyssin, à savoir celui d'Axoum. Déjà à l'époque de Mahomet, ce pays restait en relation avec la Mecque. En l'an 641 ou bien un peu plus tard²², le calife 'Omar envoya vers les côtes érythréennes de l'Éthiopie une expédition maritime. Al-Ḥabaša, c'est-à-dire les Abyssins ont été mentionnés ensuite dans l'ouvrage de Wahb ibn Munabbih, dont il a été déjà question²³, et ensuite, vers la fin du VIII^e s., dans celui d'al-Fazārī, dans un passage cité par al-Mas'ūdī au milieu du X^e siècle. Dans ce passage le roi éthiopien porte le titre de *naǧāšī* ou négus, mais l'État éthiopien lui-même a été faussement identifié à la Nubie²⁴. Plus tard, vers la fin du IX^e s., al-Ya'qūbī mentionne les Ḥabaša dans son oeuvre historique²⁵, en les citant entre les Buǧa (c'est-à-dire Bédja) et entre les Zangǧ, à savoir les habitants noirs du Kenya, de la Tanzanie et du Mozambique du Nord, ainsi que de l'Ouganda et de la Rhodésie.

corum V), p. 78. Voir aussi Yāqūt, *Mu'ǧam al-buldān*, éd. F. Wüstenfeld, t. IV, p. 820—21, où ce peuple porte aussi le nom de Tikna ou Takna.

²¹ Voir à ce propos J. M. Cuoq, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e au XVI^e siècle*, Paris 1975, p. 54, n. 3.

²² I. Guidi, *Abyssinien*, dans *Enzyklopaedie des Islām*, t. I, Leiden—Leipzig 1913, p. 126.

²³ Ibn Qutayba, *Kitāb al-Ma'ārif*, éd. F. Wüstenfeld, p. 13—14.

²⁴ Al-Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, éd. trad. C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. IV, p. 37—40.

²⁵ Al-Ya'qūbī, *Ta'riḥ*, éd. M. J. de Houtsma, t. I, p. 219.

La plus ancienne information arabe sur l'existence des mines d'or en Éthiopie se trouve dans le *Kitāb Nuzhat al-muštāq*, traité géographique d'al-Idrīsī achevé en l'an 1154 de J. C. Les mines d'or éthiopiennes connues de cet auteur se trouvaient dans les montagnes appelées Mūris (?), éloignées de quinze journées de marche d'Assouan et quatre journées de la ville de Ġunbayta dont les habitants se livraient à l'exploitation des mines d'or et d'argent. La ville de Ġunbayta était située dans le désert et éloignée de quatorze journées de route de la ville de Zālaǧ (Zeila sur la côte de Somalie, au Nord-Ouest de la ville de Berbéra)²⁶. Il paraît ainsi qu'il faut chercher les montagnes de Mūris dans la province de Tigré ou bien dans l'Érythrée²⁷. Il n'est pas impossible que les mines d'or de la montagne de Mūris soient identiques aux gisements de ce métal, déjà épuisés et abandonnés, de l'Érythrée centrale, situées dans les territoires de Barentú et de Kéren (Chéren), ainsi que dans les environs de la ville d'Asmara²⁸. On retrouve les données sur les mines d'or de Mūris chez le géographe arabe du XIII^e s. Ibn Sa'id²⁹.

Les mines situées en Érythrée n'étaient pas les seules gisements d'or éthiopiens, dont les sources arabes médiévales nous fournissent les informations. En effet, les auteurs arabes anciens nous

²⁶ Al-Idrīsī, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. trad. R. Dozy et M. J. de Goeje, texte arabe, p. 24—25; trad., p. 29. Ajoutons que l'auteur de la géographie anonyme persane intitulée *Ḥudūd al-'Ālam* composée en 982 de n. è. parle de l'abondance de l'or dans la région de Zeila. Voir à ce propos V. Minorsky, *Ḥudūd al-'Ālam*, London 1937, p. 164.

²⁷ Selon I. Guidi (*Abyssinien*, p. 126), Ġunbayta serait identique à la ville moderne d'Adua ou bien à celle de Roha.

²⁸ Environ 20 km au Nord-Ouest de la ville de Chéren (Kéren) se trouve l'ancienne mine d'or de Mont Seroà. Cette mine qui avait fourni 1500 kg en 1905, était déjà abandonnée en 1929. Une autre mine d'or de l'Érythrée, à savoir celle de Cullucú-Dase, se trouve à une trentaine de kilomètres au Sud-Ouest de la ville de Barentú. La production de cette mine ne dépasse pas 50 kg par an. L'ensemble de l'Érythrée donne à peu près 160 kg chaque année. Voir à ce propos L. V. Bertarelli, *Guida d'Italia* del Touring Club Italiano. *Possedimenti e Colonie*, Milano 1929, pp. 584, 634, 647 et 649; R. Furon, *Les Ressources minérales de l'Afrique*, Paris 1961, p. 157.

²⁹ Abu 'l-Fidā', *Géographie*, trad. M. Reinaud, t. II 1, p. 226.

parlent aussi d'autres mines d'or qui étaient situées dans l'extrême Sud de l'Éthiopie. Voici ce que nous lisons à ce propos dans le *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār* d'Ibn Faḍl Allāh al-'Omarī (un écrivain arabe qui fleurissait en Égypte dans la première moitié du XIV^e s.), dans un passage contenant une description du royaume éthiopien de Awfāt ou Ifāt, dont la ville côtière de Zeila en Somalie faisait une partie:

„L'or est importé chez eux de Dāmūt et de Siḥām, qui sont les régions minières de l'Abyssinie; l'once vaut de 80 à 120 dirhems, selon la qualité de l'or, c'est-à-dire suivant la quantité plus ou moins grande de gangue à laquelle il est mélangé. La qualité supérieure d'or est appelée chez eux *sanīr*”³⁰.

Le pays de Dāmūt d'al-'Omarī n'est pas identique à la région que les Abyssins appellent d'ordinaire Damot et qui est située au Sud-Ouest du lac de Tana. Ce serait plutôt ce que les Abyssins du Sud, comme p. ex. les Kaffa appellent le „Grand Damot”. Il s'agit dans ce cas du pays limité par les rivières Gandjal, Didessa, Abbay et Jama, dont la capitale se trouve dans le district de Wallamo. Or, ce dernier district se nomme encore aujourd'hui Damot³¹.

Quant au pays de Siḥām ou Suḥām, dont le nom a été corrigé en *Suḡam par J. Marquart, il paraît identique à Subgamo de la relation du P. Paez (m. en 1622)³². Ce dernier pays était situé au Nord du Lac Abaya, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de Grand Damot historique³³.

Nous disposons aussi d'autres données des sources arabes médiévales sur l'or éthiopien. Ainsi p. ex. Ishāq ibn al-Ḥusayn al-Munaḡḡim, géographe arabe vivant au X^e ou bien au XI^e s. de n. è., écrit dans son *Kitāb al-Marḡān fī dīkr al-madā'in al-maṣhūra bi-*

³⁰ Al-'Omarī, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār*. I. *L'Afrique moins l'Égypte*, trad. par Gaudefroy-Demombynes, Paris 1927, pp. 13 et 18.

³¹ *Ibid.*, p. 250 (addition à la p. 13 n. 2).

³² Quant à la région aurifère de Siḥām voir al-'Omarī, *op. cit.*, p. 13 n. 3 et p. 150, addition à la p. 23 n. 3).

³³ Aujourd'hui la région aurifère la plus riche d'Éthiopie paraît être le Ouallaga, dans l'Ouest de ce pays. En 1946, la production de l'or connue de cette région était de 1545 kg, et en 1958 — 1.100 kg. Voir R. Furon, *op. cit.*, p. 157 et p. 152, fig. 27.

kull makān que l'on échangeait dans le pays de Ḥabaša la poudre d'or contre le cuivre, vu que les habitants de ce pays ne connaissaient pas le vrai prix de l'or³⁴.

Il paraît que les Arabes moyenâgeux connaissaient aussi les gisements d'or de l'Ouganda et du Kenya, situés dans l'environ du Lac Victoria. Nous avons déjà énoncé une telle hypothèse en parlant des mines d'or situées derrière (c'est-à-dire au Sud) du royaume de 'Alwa, dont il est question dans le traité géographique d'Ibn Ḥawqal. Il se peut aussi que c'est de ces mines qu'il est question dans la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustes, oeuvre traitant, entre autres, du voyage de cet auteur à Ceylan en l'an 525. Pendant ce voyage, Cosmas Indicopleustes fit halte dans le port d'Adoulis (situé sur la côte de l'Érythrée actuelle, environ 50 km au Sud de Massaoua), où il rendit visite au roi de l'État éthiopien d'Axoum. C'est pendant cette visite que Cosmas a recueilli une information sur les mines d'or situées dans un pays nommé Sasou, localisé dans les environs des sources du Nil. Les caravanes allant de la ville d'Axoum (environ vingt km au Sud-Ouest de la ville moderne d'Adua) et se dirigeant ensuite vers la province abyssine de Agau située au Nord-Est du Lac Tana, alors dans la direction méridionale, suivaient une voie dont la longueur, aller et retour, c'est-à-dire Axoum-Sasou-Axoum montait à six mois de marche, avec une halte de cinq jours à Sasou, ce qui fait environ 90 journées de route pour la distance Axoum-Sasou³⁵. Je crois que la vitesse journalière de marche d'une caravane dans les conditions géographiques vraiment difficiles ne dépassait pas vingt kilomètres. Elle devait être plus petite que la vitesse de marche de Sofala à Zimbabwe (environ 500 km en ligne droite). En effet, on fait ce dernier trajet, en l'an 1506, en 20—23 journées si l'on peut croire Diogo de Alcaçova³⁶, ce

³⁴ Ishāq ibn al-Ḥusayn, *Il compendio geografico arabo*, éd. trad. A. Codazzi. „Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei”. Classe di scienze morali e politici, ser. VI, vol V, Roma 1929, p. 410.

³⁵ J. W. McCrindle, *The Christian Topography of Cosmas*, pp. 37—40 et 51—54.

³⁶ Nous citons cette donnée d'après la traduction anglaise de la lettre de Diogo de Alcaçova adressée au roi de Portugal, datée du 20 novembre 1506 et comprise dans G. S. P. Freeman-Grenville,

qui fait environ 20—25 km de marche par jour. La vitesse journalière de 20 km par jour donne, pour la distance de 90 jours, 1800 km ce qui nous paraît une distance suffisante pour atteindre de Axoum la côte septentrionale du Lac Victoria (1600 km en ligne droite). C'est là apparemment que se trouvait le pays de Sasou de Cosmas Indicopleustes. Les gisements d'or qui se trouvent actuellement sur la côte Nord-Est du Lac Victoria³⁷ pouvaient être déjà exploitées dans le haut moyen-âge, à l'époque de Cosmas Indicopleustes, ainsi qu'au temps d'Ibn Hawqal.

Je crois aussi que c'est dans les environs du Lac Albert et du Lac Victoria qu'il faut localiser les mystérieuses montagnes nommées Tūbā ou Tūtā, extrêmement hautes, où les Nubiens allaient à la recherche de la poudre d'or si l'on peut croire le géographe arabe az-Zuhri. Or, selon le traité géographique de cet auteur intitulé *Kitāb al-Guġgrāfiyā*, écrit peu après l'an 1133 de n. é., les Nubiens arrivés du Nord exploitaient eux-mêmes ces gisements d'or³⁸. D'après un autre passage de ce traité, les marchands qui allaient dans ces pays lointains pour y acquérir l'or (ils le troquaient contre le sel, très apprécié par les habitants de ce pays), provenaient non seulement de la Nubie, mais aussi de l'Éthiopie, al-Ḥabasa en arabe³⁹. Dans un autre passage de l'ouvrage d'az-Zuhri⁴⁰, on lit que les Nubiens et Éthiopiens qui habitaient près de l'Équateur, se rendaient dans l'extrême Sud à la chasse et parvenaient jusqu'aux lacs où le Nil prend sa source, c'est-à-dire au Lac Albert et au Lac Victoria. Quant aux montagnes de Tūbā ou Tūtā dont il a été question plus haut, on doit, très vraisemblablement, les identifier avec les montagnes nommées Ġibāl ad-dāhab, c'est-à-dire „Montagnes d'Or” qu'az-Zuhri mentionne dans un autre

The East African Coast, Select Documents from the First to the Earlier Nineteenth Century, Oxford 1962, p. 121.

³⁷ Voir R. Furon, *op. cit.*, p. 136—137, fig. 26 et pp. 217 et 251 (les régions aurifères du Congo, de l'Ouganda, du Kenya et de la Tanzanie situées autour du Lac Victoria et à l'Ouest du Lac Albert).

³⁸ M. Hadj-Sadok, *Kitāb al-Djārāfiyya*, Institut Français de Damas, „Bulletin d'Etudes Orientales”, t. XXI, 1968, Damas 1968, p. 186, paragraphe 324.

³⁹ *Ibid.*, p. 185, paragr. 326.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 301, paragr. 13.

passage de son ouvrage. Voici ce que dit l'auteur du *Kitāb al-Ġuġgrāfiyā* à propos de ces montagnes⁴¹:

„De ces lacs (il est ici question des lacs situés près des *Montagnes de la Lune*, au Sud de l'Équateur, c'est-à-dire du Lac Albert et du Lac Victoria) prend sa source le Grand Nil (en arabe an-Nīl al-A'zam) qui passe ensuite par l'Équateur et traverse les *Montagnes d'Or*, en se répandant ensuite sur le pays de l'Éthiopie, et en traversant le pays de Kūkū (?) jusqu'à Assouan”.

Il paraît que les montagnes de Tūbā/Tūtā (qui sont vraisemblablement les mêmes que les *Montagnes d'Or*) sont identiques à la montagne de Rouwenzori (5130 m) ou bien au Mont Elgon (4326 m). Je voudrais rappeler que les gisements d'or de l'Ouganda et du Kenya exploités actuellement se trouvent dans le voisinage de ces deux montagnes⁴².

Un autre faisceau de données des sources arabes médiévales concerne les mines d'or et le commerce d'or en Afrique de l'Est, à savoir dans le territoire qui correspond à l'actuelle Somalie de l'Est, au Kenya de l'Est, à la Tanzanie, au Mozambique du Nord, ainsi qu'à la Rhodésie du Sud. Ce territoire portait depuis une époque très ancienne le nom du pays des Zing ou Zang, que l'on retrouve déjà dans celui du promontoire de Zingis (aujourd'hui la région située au Sud du Cap Guardafui, sur la côte Nord-Est de la Somalie) mentionné dans la *Géographie* de Claude Ptolémée vers l'an 150 de J. C.⁴³. Rappelons-nous aussi que Cosmas Indicopleustes parle, au début du VI^e siècle de n. é., du pays de Zingion situé sur la côte orientale de l'Afrique; ce pays serait situé derrière (c'est-à-dire au Sud) de celui de Barbaria, c'est-à-dire Somalie du Nord avec sa capitale Berbéra⁴⁴. En ce qui concerne les géographes arabes, ils connaissent le nom de Zing ou Zang depuis une époque fort reculée, en l'employant pour les habitants de la

⁴¹ *Ibid.*, p. 298, paragr. 18.

⁴² Sur ces gisements d'or voir R. Furon, *op. cit.*, p. 136—137, fig. 26.

⁴³ F. Storbeck, *Die Berichte der arabischen Geographen des Mittelalters über Ostafrika*, dans „Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen”, t. XVII 2, Berlin 1914, p. 103.

⁴⁴ W. McCrindle, *The Christian Topography of Cosmas*, p. 37—40; voir aussi Storbeck, *l. c.*

côte de l'Afrique Orientale au Sud de la Somalie de l'Est, jusqu'à la vingtième parallèle de latitude méridionale environ ⁴⁵.

Le peuple des Zing ou Zang apparaît déjà chez Wahb ibn Munabbih vers le début du VIII^e s. de n. è. et le grand pays des Zang est mentionné chez al-Fazārī vers la fin de ce siècle ⁴⁶. Déjà avant l'apparition de l'Islam, il y avait un commerce très mouvementé entre l'Arabie du Sud et les côtes orientales de l'Afrique jusqu'à la hauteur de l'île de Zanzibar au moins, comme cela résulte du *Périples de la Mer Erythréenne* (I^e ou II^e siècle de n. è.) ⁴⁷. En ce qui concerne l'époque musulmane, c'est déjà le géographe arabe Ibn Ḥurrādābih (Ibn Ḥordābeh) qui parle dans son *Kitāb al-Masālik wa 'l-mamālik* des relations commerciales qui existaient à son époque entre le pays des Zang et Aden ⁴⁸. On trouve aussi une très intéressante description du pays des Zang dans le traité d'al-Ġāhiz (écrivain arabe mort en l'an 869 de n. è.) intitulé *Faḥr as-Sūdān 'ala 'l-biḍān*, consacré aux célèbres personnages d'origine africaine. Selon cette description, on importait, déjà au IX^e s., du pays des Zang des esclaves noirs. Le port de ce pays visité par les navires arabes, s'appelait, selon al-Ġāhiz, Qanbala ou plutôt Qunbula (lire Qumbula) ⁴⁹. C'est l'actuel Ras Mkumbuu sur l'île de Pemba ⁵⁰. Al-Ġāhiz mentionne aussi un

⁴⁵ Sur la position et les limites du pays des Zang/Zing chez les géographes arabes médiévaux, voir Storbeck, *op. cit.*, p. 102—116.

⁴⁶ Ibn Qutayba, *Kitāb al-Ma'ārif*, éd. F. Wüstenfeld, p. 13—14; al-Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, t. IV, p. 37—40.

⁴⁷ La côte d'Azania qui était située, selon le *Périples de la Mer Érythréenne*, entre Opone (Ras Hafun) et la ville de Rapta (Pemba, Zanzibar ou Mafia), était gouvernée, d'après la même source, par le chef du pays sudarabe de Mapharitis (Ma'āfir).

⁴⁸ Ibn Ḥurrādābih, *Kitāb al-Masālik wa 'l-mamālik*, éd. M. J. de Goeje, *Lugduni Batavorum* 1889 (Bibliotheca Geographorum Arabicorum VI), texte arabe p. 61; trad., p. 41.

⁴⁹ Al-Ġāhiz, *Maǧmū'a rasā'il*, Miṣr (Le Caire), sans date, p. 72—73. Al-Mas'ūdī a visité cette ville (qui porte chez lui le nom de Qumbulū) plusieurs fois. Son dernier trajet de Qumbulū à Oman eut lieu en l'an 916/17 (al-Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, t. I, p. 233). Dans la première moitié du X^e s. les habitants de Qumbulū étaient déjà musulmans (al-Mas'ūdī, *Kitāb at-Tanbih wal-iṣrāf*, éd. M. J. de Goeje, *Lugduni Batavorum* 1894 [Bibliotheca Geographorum Arabicorum VIII] p. 58).

⁵⁰ Voir à ce propos James S. Kirkman, *Men and Monuments on the East African Coast*, London 1964, p. 179—180 et fig. 13 à la p. 181.

autre pays des Zang, à savoir Lungūya (pour Ungūdyā) qui est identique à l'île de Zanzibar de nos cartes, mais les habitants de ce pays étaient encore ignorés dans le monde arabe, à son époque, ajoute-t-il ⁵¹. Un peu plus tard, apparaît dans les sources arabes le nom du port de Sofala (en arabe Sufāla ou bien Sufālat az-Zang „Sofala des Zang”) situé sur la côte de ce nom, entre le cours inférieur du Zambèze et celui du Save dans le Mozambique du Sud. Ce port était visité déjà par les navires arabes dans la première moitié du X^e siècle de notre ère. Ainsi, le marin persan Ismā'ilaweyhi est-il arrivé dans ce port en l'an 922, si l'on peut croire un récit contenu dans le *Kitāb 'Aǧā'ib al-Hind* de Buzurg ibn Šahriyār, auteur arabe mort en l'an 953 de notre ère ⁵². Aussi l'éminent historien arabe al-Mas'ūdī parle du pays de Sofala dans son *Murūǧ ad-dahab* ⁵³. Parmi les autres villes de l'Afrique Orientale, c'est surtout celle de Kilwa au Sud de Zanzibar qui mérite une mention spéciale. Elle est citée déjà dans le *Mu'ǧam al-buldān* de Yāqūt vers le début du XIII^e siècle ⁵⁴ et elle a été ensuite mentionnée par le grand voyageur arabe Ibn Baṭṭūṭa vers le milieu du XIV^e siècle ⁵⁵. C'est par tous ces ports de l'Afrique Orientale que les renseignements sur le pays des Zang affluaient à Bagdad et aux autres grands centres culturels arabes. C'est aussi par la même voie que les Arabes ont reçu les premières informations sur les mines d'or et sur le commerce d'or dans cette partie de l'Afrique. Nous savons qu'un rôle capital dans ce commerce était joué par la ville de Sofala. En effet, déjà al-Mas'ūdī dit dans son *Murūǧ ad-dahab* que le pays de Sofala produisait l'or en abondance ⁵⁶. Aussi al-Bīrūnī parle en l'an 1048, dans son *Kitāb al-Ġamāhir*

⁵¹ Al-Ġāhiz, *op. cit.*, p. 73. Sur Ungūdyā = l'île de Zanzibar voir G. Ferrand, *Relations des voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient*, Paris 1913, t. I, p. 174, n. 4.

⁵² Buzurg ibn Šahriyār, *Kitāb 'aǧā'ib al-Hind*, éd. P. A. Van der Lith, trad. L. Marcel Devic, Leide 1883—1886, p. 51. Sur Sofala voir: G. Ferrand, *Sufāla* dans *Enzyklopaedie des Islām*, t. IV, Leiden—Leipzig 1934, p. 507—510.

⁵³ Al-Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, t. III, p. 6.

⁵⁴ Yāqūt, *Mu'ǧam al-buldān* éd. F. Wüstenfeld, t. IV, p. 302.

⁵⁵ Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, éd. trad. C. Defrémery et B. R. San-guinetti, Paris 1853—1858, t. II, p. 191—196.

⁵⁶ Al-Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, t. III, p. 6.

fī ma'rifat al-ğawāhir, de l'excellent or provenant de Sufālat az-Zang⁵⁷. Une autre information concernant l'or de la terre de Sofala est due au géographe al-Idrīsī qui écrit, en l'an 1154, dans son *Kitāb Nuzhat al-muštāq*, que l'on trouve ce métal dans tout le pays le pays de Sofala et que les pépites d'or provenant des gisements de ce pays surpassent tous les autres genres de l'or en ce qu'il s'agit de leur grandeur. Al-Idrīsī appelle ce pays Sufālat at-Tibr, c'est-à-dire „Sofala de poudre d'or”⁵⁸.

Parmi les autres auteurs arabes qui parlent de l'or de Sofala il faut nommer surtout Ibn Baṭṭūṭa. Selon ce voyageur qui visita la côte orientale de l'Afrique en l'an 1331 de notre ère, on importait l'or à Sofala de l'intérieur de l'Afrique, du lieu que ce voyageur appelle Yūfī et qui doit être identique à la région aurifère de la Rhodésie du Sud⁵⁹. Dans ce dernier territoire, entre le cours supérieur du Zambèze et celui du Limpopo, il avait, vers la fin du XV^e siècle et dans les siècles suivants, un royaume, dont les maîtres portaient le titre de *mwana-matapa* ce qui veut dire „maîtres des mines”. Les voyageurs portugais de cette époque ont changé ce titre en Monomotapa (aussi Manamutapa ou Benemotapa)⁶⁰. Selon le rapport expédié par l'agent portugais Diogo de Alcaçova au roi de Portugal, en l'an 1506, le nom propre de ce royaume était Vealanga. On sait de ce rapport que la voie menant du port de Sofala à l'intérieur du royaume de Monomotapa (dans le rapport Menamotapam) conduisait par la ville de Zumubany, c'est-

⁵⁷ Al-Bīrūnī, *Kitāb al-ğamāhir fī ma'rifat al-ğawāhir*, éd. F. Krenkow, p. 239.

⁵⁸ Al-Idrīsī, *Opus geographicum*, éd. A. Bombaci, U. Rizzitano, R. Rubinacci, L. Vecchia Vaglieri. Fasciculus primus, Neāpoli—Romae 1970, p. 68.

⁵⁹ Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, éd. trad. C. Defrémery et B. R. Sanguinetti, t. II, p. 192—193. Selon ce voyageur, la région aurifère de Yūfī était située à un mois de route de Sofala.

⁶⁰ Voir sur le royaume de Monomotapa: L. A. Fadeev, *Monomotapa, drevnaya afrikanskaya tsivilizatsiya v meždurečie Zambezi-Limpopo*, dans „Afrikanskiy Etnograficeskiy Sbornik”, t. IV, Moscou—Leningrad 1962, p. 2—83. Le pays de Sofala appartenait (au moins au commencement du XVI^e s.) à ce royaume. Voir à ce propos la lettre de Diogo de Alcaçova dans: G. S. P. Freeman-Grenville, *The East African Coast*, p. 121.

à-dire Zimbabwe⁶¹. Ajoutons que les mines d'or pur, situées dans le royaume de Monotapa, sont signalées aussi par le pilote arabe Aḥmad ibn Māğid dans un de ses ouvrages en vers rağaz (en arabe *urğūza*) composé à la fin du XV^e ou au début du XVI^e siècle. Aḥmad ibn Māğid transcrit en arabe le nom de ce royaume par Munā-Muṭāwā⁶².

Il paraît aussi que c'est des mines d'or de la Rhodésie du Sud qu'il est question dans le *Kitāb 'Ağā'ib al-Hind* de Buzurg ibn Šahriyār, dans un récit du capitaine Ismā'īlaweyhi qui visita la ville de Sofala pour la première fois en l'an 922. Voici ce que dit ce capitaine:

„Dans les hautes régions du pays des Zang, on trouve des mines d'or; ce sont des terrains sabloneux, comme la plupart des gisements. Les hommes... y creusent pour chercher l'or. Et quelquefois leur travail les amène dans un terrain excavé comme les fourmilières”⁶³.

Diogo de Alcaçova écrit dans son rapport de l'an 1506 que presque tout l'or provenant des mines du royaume de Vealanga (c'est-à-dire Monomotapa) parvenait à Sofala⁶⁴. Il ajoute aussi que la quantité de cet or était extrêmement grande. Selon cet agent, à l'époque où le pays de Monomotapa jouissait de la paix, avant l'éclat de la guerre intestine ce qui eut lieu douze ou treize ans avant la date de son rapport, on exportait de Sofala, sur trois ou quatre vaisseaux, un million à un million trois cents mille *mitqāl* (en arabe *mitqāl*) d'or ce qui fait, vu que le poids d'un *mitqāl* montait à Sofala, au XVI^e siècle, à 4,83 grammes⁶⁵ quatre mille

⁶¹ G. S. P. Freeman-Grenville, *l. c.*

⁶² Selon Aḥmad ibn Māğid, il y avait deux régions aurifères dans le pays de Sofala, dont l'une appartenait au roi de Munā Muṭāwā et l'autre faisait partie du royaume de Munā Batūr. Tout l'or exporté du royaume de Munā Muṭāwā passait par le port de Sofala. Voir T. A. Šumovskiy, *Tri neizvestnye lotsii Akhmada ibn Mağida*, Moscou—Leningrad 1957, texte arabe f^o 92 v et 93 r; trad. russe p. 36—38. Aussi Diogo de Alcaçova dit (*l. c.*) que le royaume de Vealanga (= Monomotapa) était divisé, vers l'an 1506, en deux États ennemis.

⁶³ Buzurg ibn Šahriyār, *Kitāb 'Ağā'ib al-Hind*, éd. P. A. Van der Lith, trad. L. Marcel Devic, p. 65.

⁶⁴ G. S. P. Freeman-Grenville, *op. cit.*, p. 120—124.

⁶⁵ W. Hinz, *Islamische Masse und Gewichte*, Leiden 1955, p. 8.

quatre-vingt trente kilos à six mille deux cent soixante dix-neuf kilos d'or par an ⁶⁶.

Au Sud pays de Sofala, à la périphérie méridionale de l'océan, placent les géographes arabes médiévaux le pays et le peuple nommé Wāqwāq. Ce Wāqwāq sud-africain est appelé aussi quelquefois Wāqwāq al-Yaman, c'est-à-dire „Wāqwāq du midi”, pour le distinguer d'un pays et d'un peuple homonyme localisé par les géographes arabes sur les côtes et sur les îles de l'Asie du Sud-Est et de l'Est. Ce dernier portait quelquefois l'appellation de Wāqwāq as-Sin „Wāqwāq chinois”. Le Wāqwāq sud-africain est mentionné déjà dans le *Kitāb al-Buldān* d'Ibn al-Faqīh al-Hamadānī, oeuvre écrite vers l'an 903 de notre ère. Ibn al-Faqīh ajoute que ce pays produit l'or de qualité inférieure ⁶⁷. Nous devons les renseignements sur la situation géographique de Wāqwāq du midi à al-Idrīsī qui dit, dans son traité géographique achevé en l'an 1154 de notre ère, que cette terre touche à celle de Sofala ⁶⁸. De trois localités du Wāqwāq sud-africain l'une, à savoir Banhana ⁶⁹ était située apparemment sur la côte du Mozambique du Sud actuel. Selon mon opinion, il s'agit de Inhambane de nos cartes géographiques.

Outre Ibn al-Faqīh al-Hamadānī, aussi d'autres auteurs arabes médiévaux mentionnent les gisements d'or du pays de Wāqwāq du midi. Ainsi al-Mas'ūdī dit, dans son *Murūǧ ad-dahab*, que le pays de Wāqwāq sud-africain, de même que celui de Sofala, produisent de l'or en abondance ⁷⁰. Selon Ibn al-Wardī (vers l'an 1340

⁶⁶ La production globale de l'or de la Rhodésie du Sud devait être assez importante au moyen âge. Actuellement cette production apparaît sur les statistiques, avec 22.000 kg d'or en 1928 et avec 16.000 kg en 1958 (R. Furon, *Les Ressources minérales de l'Afrique*, pp. 224 et 70). Les terrains aurifères de la province de Manica (qui eut longtemps la réputation d'être très riche en or et qui est actuellement divisée entre la Rhodésie et le Mozambique) sont considérés comme pratiquement épuisés. Voir R. Furon, *op. cit.*, p. 208.

⁶⁷ Ibn al-Faqīh al-Hamadānī, *Kitāb al-Buldān*, éd. M. J. de Goeje, p. 7.

⁶⁸ Al-Idrīsī, *Opus geographicum*, éd. A. Bombaci, U. Rizzitano, R. Rubinacci, L. Vecchia Vaglieri. Fasciculus primus, p. 80.

⁶⁹ *Ibid.*, l. c.

⁷⁰ Al-Mas'ūdī, *Les Prairies d'or*, éd. C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. III, p. 6.

de notre ère), c'est jusqu'à Sofala et jusqu'à Wāqwāq du midi que parvenaient les navires des marchands arabes de l'Oman ⁷¹. Il paraît que l'or exporté du Wāqwāq africain provenait des mines de Transvaal situées à l'intérieur de la côte méridionale du Mozambique ⁷².

Il ne manquait pas, non plus, d'or au Madagascar qui, chez les Arabes médiévaux portait le nom d'al-Qumr. Voici ce qu'écrit sur ce sujet le cosmographe arabe ad-Dimašqī (mort en 1327): „Cette île contient, aux environs de la montagne de Zang, des mines d'or et d'hyacinthe” ⁷³.

Il résulte de ces mots que les gisements d'or situés dans l'île de Madagascar étaient connus déjà au moyen âge, plusieurs siècles avant la découverte de l'or dans cette île par le Français Jean Laborde en 1845. La prospection resta interdite aux étrangers jusqu'à 1885. La production qui a commencé en 1896 avec 45 kg, s'est élevée rapidement jusqu'à un maximum de 3. 697 en 1909, pour retomber lentement jusqu'à 7 kg en 1959. Actuellement les gisements paraissent épuisés ⁷⁴.

Voici comment se présentent les données des sources arabes médiévales concernant l'exploitation et le commerce d'or en Afrique de l'Est. Les informations recueillies dans cet article sont loin d'épuiser tous les renseignements que nous ont laissés les Anciens et les géographes médiévaux. Cependant ces données sont

⁷¹ G. Ferrand, *Relations des voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, t. II, p. 425.

⁷² Duarte Barbosa écrit, vers 1517—1518, dans sa description des villes de l'Afrique orientale, que le royaume Benametapa (Monomotapa) s'étendait vers le Cap et qu'il y avait une route conduisant de Sofala vers le Cap dans l'intérieur de l'Afrique australe. Il ajoute aussi que l'or de Benametapa provient d'un royaume situé dans la direction du Cap (G. S. P. Freeman-Grenville, *The East African Coast*, p. 128—129). Or, cet État, dont le roi dépendait du roi de Benametapa, embrassait, selon mon avis, la région aurifère de Transvaal qui est extrêmement riche. Voir à ce propos: R. Furon, *op. cit.*, p. 104—105, fig. 21 et p. 72.

⁷³ Ad-Dimašqī, *Cosmographie*, texte arabe, éd. M. A. F. Mehren, Leipzig 1923, p. 161; trad. par M. A. F. Mehren, Paris, Copenhagen, Leipzig 1874, (= Manuel de la cosmographie), p. 217. Sur l'identité de l'île al-Qumr avec celle de Madagascar voir G. Ferrand, *Madagascar*, dans *Enzyklopaedie des Islām*, t. III, Leiden—Leipzig 1936, p. 68—71.

⁷⁴ R. Furon, *op. cit.*, p. 187.

suffisamment riches pour démontrer que, au moyen âge, c'étaient, outre les gisements de l'Inde, de l'Arabie, du Caucase, de l'Oural, de l'Altai, du Deccan, de l'Égypte et du Soudan Occidental, aussi les mines de l'Afrique Orientale et de celle de Nord-Est qui produisaient les grandes quantités d'or. La plus grande partie de l'or est-africain parvenait, au moyen âge, aux marchés arabes et persans comme Bagdad, les ports de l'Arabie, l'Alexandrie, le Caire et Sirāf; cependant il est aussi très vraisemblable que l'on expédiait une partie de l'or est-africain vers les pays non-arabes, surtout aux Indes et en Chine et peut-être aussi aux royaumes de l'Asie du Sud-Est, comme Khmer et Śrīvijaya.

MATERIAUX ET BIBLIOGRAPHIE

STEFAN ZAWADZKI

SOME REMARKS CONCERNING THE PROPERTY OF
THE EANNA TEMPLE IN URUK (7th c. B. C.)

In 1934 Alfred Pohl published two neo-Babylonian documents from the area of Uruk issued by Ashurbanipal and Kandalanu and concerning orchards of this town¹. At first the two documents failed to draw scholars' attention. A. Falkenstein was the first to use them while working on the topography of Uruk during the time of Seleucids². D. Cocquerillat made a fuller use of them in her work on palm groves and cultivations on the Eanna estate³ and then during her research on the orchards of the akitu temples in southern Babylonia⁴. In her opinion, by issuing the Pohl II 2 document Ashurbanipal deprived the Eanna of a part of its demesne belonging to the goddesses Ishtar and Nana for the benefit of his followers. Formally, the orchards were to be given to the

¹ A. Pohl, *Neubabylonische Rechtsurkunden II*, *Analecta Orientalia IX*, Rom 1934, Nos 2—3 (we quote Pohl II 2 and Pohl II 3).

² A. Falkenstein, *Topographie von Uruk*. I Teil. *Uruk zur Seleukidenzeit*, Leipzig 1941 (Ausgrabungen der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk = Warka, Bd 3), pp. 48—49.

³ D. Cocquerillat, *Palmeraies et cultures de l'Eanna d'Uruk* (559 — 520), Berlin 1968, pp. 106—107 (fragments of transliteration of both texts) and pp. 23—25 and notes 43—45 (fragments of translation with a comment). In Pohl II 2: 43 instead of 1 lim 1 me^{mes} we should read 1 lim 1 me 80, and in Pohl II 3: 64 instead of LÚ É. MAŠ we should read LÚ KID, BAR = Šangû, cf. K. Deller, *Or* 34, 1966, p. 468.

⁴ D. Cocquerillat, *Recherches sur le verger du temple compagnard de l'Akitu* (KIRI, ḫallat), *Welt des Orients*, 7, 1973, pp. 105—107.